 Estuaire

L’eau n’était pas encore froide, il ne restait rien pourtant rien de l’été sur l’estuaire. Le vent ramenait mollement les vagues sur la plage, sans rouleau et sans éclat, par lassitude ou par dépit. Le sable intact, restait disponible pour les rares promeneurs qui pouvaient suivre, rectiligne les pas d’un précédent noctambule. On pouvait facilement rêver d’une planche abandonnée venue de bien plus loin ou des petites épaves anodines que laissaient les marées. Septembre laissait sa chance à la rêverie et à la curiosité, des plumes grises ou blanches de sternes invisibles, une jonchée de petits rien que personne n’observait les soirs de grandes chaleurs ou de feu d’artifices

 Léo n’avait jamais visité Internet et ses lubies de rencontres jusqu’à cette semaine de septembre ou les listes infinies de solitaires ou de curieuses pêchaient à la ligne à la tombée de la nuit ; ce n’était pas pour Léo qui ne voyait ne voyait pas bien ce qu’il pouvait avoir à dire. C’était vaguement l’ennui de la fin de l’été ou chacun remballe ses maillots et ses perspectives pour préparer les jours plus froids, ses certitudes d’ennui, ses dimanches de pluies, ses jours de cantine et ses vendredis sans réjouissance ; Léo cherchait les prolongations, une rallonge de douceur et de sourire.

Léo n’avait rien écrit ou rien suggéré, peut-être une phrase un peu indifférente pour ne pas l’éliminer trop vite. Une ou deux semaines étaient passé ou il avait relevé dans ses casiers bien décevants des trop moches, des trop belles, des professionnelles exotiques qui tapinaient anonymes et sur commandes ou des désespérées qui achevaient leur première vie devant témoins, par milliers. Toutes cherchaient un grand amour ou une amitié particulière qui pouvait selon des affinités bien mystérieuses s’emballait vers un plus prometteur et secret. Certaines s’appliquait à décrire des qualités de droiture incontestables, des garanties d’affection, des désirs de sorties, de voyages, des promesses de petits plats mijotés, d’amour des chiens. Il fallait bien s’y faire, Internet promettait le bonheur en quelques clics.

Banalement Léo avait indiqué sur son profil qu’il était séparé, sans dire de quoi cependant, histoire de se ménager plus tard une sortie honorable ; Léo était bien séparé, de lui-même à coup sûr, séparé de tout projet et de toute ambition et avait atterri sur le site disonsdemain.com sans visibilité, au hasard. C’était bien normal de n’avoir ainsi rien à dire. Il avait indiqué posséder un bateau et chercher un équipier ou une équipière pour des ballades sur l’estuaire.

Marlène attendait immanquablement avec une bouche immense et radieuse qui ne pouvait pas tromper son monde. Marlène n’avait rien de cette ambigüité sinueuse et avait laissé un portrait franc et sincère, une photo magnifique prise un jour de fête peut être, et on ne pouvait rien redire de son message : femme, la cinquantaine, libre, optimiste, recherche homme célibataire et disponible pour sorties.

Samedi 7 septembre sur le port de plaisance.

- Vous êtes Marlène ?

- Vous êtes Léo ?

Les présentations n’avaient pas duré et ne s’étaient pas égaré à la première phrase comme Léo l’avait imaginé. Tout avait semblé facile ce jour-là, un sourire sans forcer, une poignée de main d’un emboitement parfait, mais surtout naturel et simple. Pour une première fois, Léo avait eu le geste sûr et sans assurance excessive, un peu comme le musicien qui trouve d’emblée la note et peut attendre sans angoisse la suite

Ils étaient vite montés à bord. Léo avait présenté « Sapristi « comme un bateau simple et rassurant, marin et solide. Ils avaient fait un petit tour sur le pont et d’un coup d’œil, Léo avait bien vu que Marlène ne possédait ni le vocabulaire, ni l’agilité d’une équipière confirmée ; plutôt débutante, Marlène avait parlé de cordes et de ficelles, n’avait pas joué l’esbroufe et s’était montré attentive, mais sûre d’elle-même, maitrisant sans doute d’autres sujets que Leo ne savait pas encore.

L’estuaire est vaste, l’esprit humain bien plus encore, les courants y sont redoutables et imprévisibles et personne ne sait à l’avance les renverses, les déferlantes, les tourbillons, les épaves surgis devant l’étrave et qu’on ne devine pas, les risques de naufrages.

On peut embarquer, laisser aller les amarres. Léo indiquait à Marlène la meilleure passe en se montrant amical et rassurant. Elle ne disait rien sans un sourire, c’était un jour béni dès le départ, simple comme bonjour. Il pouvait regarder le début de l’océan et diriger les manœuvres ; il était le commandant du vent et d’une après-midi prometteuse.

Marlène et Léo se découvraient des choses communes, les zodiaques qui ne sont pas les mêmes mais qui s’accordent et sont de bons augures, des petits voyages avec les mêmes images, des histoires qui pourraient se croiser et des petits plats qui sont les mêmes délices. Les solitudes se ressemblent, et les soirs tombent à la même heure invariablement, quand il faut débarrasser une table sans vie, et les assiettes vides, quand la réclame hurle sur l’écran de télé des rêves accablants, des parfums indécents, des luxes inaccessibles et des musiques fracassantes Décidément étrange de ne pas se connaitre déjà : tous les rassemblaient

Ils naviguent sous grand-voile, petit largue, 270 au compas, une petite force 3 qui n’est pas encore une brise, et peuvent se parler sans compromettre le cap : Léo choque un peu les écoutes qui filent sans bruit : le soleil ne gêne pas la manœuvre, ils ne laissent aucune trace. « Sapristi ne gite pas et donne confiance sans un bruit. Léo explique les manœuvres simplement, sans trop en faire, il montre d’où vient le vent et où il nous entraine. Aucune trace,

Plus tard, le vent s’efface et disparait. Léo veut bien croire qu’en disparaissant le vent l’invite à jeter l’ancre, peut-être pour les mettre à l’épreuve davantage.

« Sapristi » s’arrête face au vent. Face à face. Cette affaire marchait assez vite et accélérait encore, en dépit de l’ancre qui plonge dans l’estuaire, d’une dizaine de mètres, pas plus. Ils tombent d’accord très vite pour plonger également et se laisser faire. Marlène s’était changée au fond du bateau, Léo regardait à peine son dos nu, épais, bronzé uniformément et s’efforce de signaler un bateau à l’horizon. Pas de trace de bretelles sur les épaules, peut être le signe d’une femme libertine, friponne ou sans façon déjà, mais Léo n’était pas attentif à ce moment-là. Il aimait sans se le dire, cet emballement, ce naturel rapide ou il apercevait sans négociation particulière Marlène se déshabiller facilement et enfiler un deux pièces rouge et blanc, en un tour de main rapide.

Il attendait qu’elle plonge d’un seul coup pour enfiler à son tour, discrètement un short de bain passé de mode qui rappelait assez les années 80 et n’insistait pas trop sur des rondeurs mal assumées. Léo nageait curieusement à distance de Marlène sans trop savoir pourquoi, pour inspirer confiance : Qui sait ?

Léo avait bien nagé, sans trop en faire, une façon assez classique, ne se voyait pas faire le malin ce jour-là, et gardait un œil sur Marlène qui barbotait à côté du bateau. Marlène ne devait pas être une grande sportive et s’était contenté de quelques brasses, présageant assez peu d’endurance et une nageuse maladroite et ordinaire.

La sortie de l’estuaire par l’échelle de bain n’est pas si facile, Léo tend la main, agrippe Marlène par l’épaule qui rit et se moque d’elle-même et sautille sur le pont, rieuse et nonchalante. Le soleil de septembre suffit à pour réchauffer les navigateurs et les laisser reprendre leur souffle. Marlène avoue ne pas être une sirène et ne pas savoir nager aussi bien que Léo mais ne demande qu’à mieux apprendre avec lui. Le vent revient, tout à fait acceptable, et modeste, la houle indolente, soulève « sapristi » assez vaguement. Il est temps de repartir ; ce sera peut-être la dernière de l’année.

Léo et Marlène regardent les phares sur l’horizon, Cordouan, Saint George, Meschers, le sourire déjà loin. La conversation déroule et n’imagine aucune limite ; Marlène raconte sa vie ordinaire de façon merveilleuse. Le vent se lève de nouveau et nous porte un peu plus loin ; l’adoption est rapide, le désir de se revoir tacite, comme déjà ancien. Ils rentrent sous grand-voile et Léo commande encore la manœuvre.

* A demain, dimanche ?
* Il fera beau, demain...

Le soleil ne s’est pas défilé, et avait légèrement forcé pour un dimanche de septembre : l’estuaire était lisse, repassé de frais, sans une ride ; on pouvait imaginer un jour de juillet. Marlène ne portait rien d’infranchissable à peine un tee short bleu et blanc, un short et des espadrilles et n’avait rien de grave.

Leo et Marlène étaient seuls au monde et plus jeunes, d’un coup. La ballade du dimanche s’annonçait magnifique. Léo avait choisi une petite conche abritée du vent et des regards, loin de la grande plage et des restes de vacanciers sous leur parasols multicolores. C’était un refuge ou même le courant de l’estuaire de la coulait douce. L’été faisait discrètement le reste, ils avaient un pique-nique de petites tomates, de verres de vins, de cheddar, d’une tarte aux myrtilles d’histoires faciles et légères et aucunes idées noires.

Après cela, on pouvait facilement envisager une sieste sur le panneau d’avant, pour laisser deviner les quelques nuages courir sur l’estuaire et les mouettes rieuses glisser par-dessus le voilier rajoutant encore au bonheur de vivre. Leo avait pris sa main un peu au hasard, un peu comme une fatalité, résolument aussi. Marlène avait refermé sa main sur la mienne. Sans rien dire. Ils allaient vers d’autres choses ?

Le soleil n’est pas tendre complice d’une après-midi devenu suffocante et donne tous les prétextes, à choisir l’ombre du carré confortable, un plongeon dans l’eau fraiche, ou repartir, voiles hautes à nouveau, pour une conversation anodine et l’apprentissage de toutes les allures et de tous les cordages

Choix du carré. Le déshabillage est express et silencieux, les baisers sans équivoque. Les mains ne se quittent plus, n’hésitent pas, filent à toute allure, dirigent les manœuvres, et dépassent l’entendement. Ils attendaient sans doute ce moment avec déjà, de l’impatience. C’était une première fois, immense. Léo avait laissé son bateau tourner autour de son ancre, et veiller seul sur l’estuaire, confiant. Après cette passion, rien de neuf. Ils parlaient d’autres choses aussi facilement, les mains sur les écoutes et les cordages, déjà. Marlène avait repris la barre facilement et ne disait rien. Léo imaginait déjà les prochaines manœuvres.

21 Octobre.

Des samedis ou des dimanches passées à naviguer sur commande, le soleil déclinait chaque fois davantage, à petit feu ; les sujets étaient nombreux sur le pont, Léo apprenait la manœuvre à Marlène qui répétait sans cesse les mêmes fautes, les mêmes empannages bâclés, les écoutes en vrac et les virements laborieux, mais ils progressaient aux accostages et Marlène barrait avec application sans fausses manœuvres. Le jeu était calme ; Léo et Marlène pouvaient parler de tous les sujets à l’heure du thé, ils rajoutaient une épaisseur à chaque sortie, un pull, un ciré, et même des bottes jusqu’au début de novembre.

3 novembre

Ils avaient oublié leur moment de passion, sans rien en dire, peut-être pour le reprendre un autre jour, de la même façon, aussi brusquement et sans y songer vraiment. Marlène s’appliquait à bien faire sur Sapristi dont elle connaissait les écoutes, les drisses, les bouts, le hale bas, les taquets et les barres d’écoute

Marlène baissait souvent les yeux, concentrée et mutique, ne parlait plus d’amour et avait délaissé sa fantaisie de l’été pour un air plus grave et secret. Léo continuait l’apprentissage sans trop le dire, et ne l’éprouvait que rarement, se contentant d’un petit sourire pour ses étourderies et sa bonne volonté. Le lien qui s’installait devenait plus complexe, sans aigreur et sans chaleur, sans aucunes arrière-pensées amoureuses, amical. Marlène fuyait le souvenir de l’été et parlait du coin du feu, de ses recettes mijotées qu’elle partageait avec Léo après leurs croisières

14 Novembre

Samedi, brouillard, vent faible. Marlène semblait toujours moins insouciante et ne disait pas grand-chose. Je voulais bien croire que le brouillard nous accordait une pause ; L’après-midi serait silencieuse mais encore amicale.

* Il était une fois ….

* Oui ?
* Il était une fois une fille qui ……………

Marlène avait raconté une histoire dont Léo ne savait rien ; Leo avait tout oublié sur le champ pour ne se rappeler que de la brume plus tenace à cet instant, plus froide et plus pénétrante, irréversible, et qui avait tué le soleil pour toujours

Marlène apprend les choses à Léo avec cette douce histoire « il était une fois », comme un conte d’enfant rassurant, comme pour chasser les démons ; étrange allusion aux berceuses de notre enfance. Marlène pleure tout d’un coup :

……A la fin de l’histoire, Marlène est malade, contaminée, venimeuse, désolée. Positive

* Dis quelque chose !

Léo ne dit rien

* Dis quelque chose !!

Leo ne dit rien : faut-il dire quelque chose ? Quoi ? « Sapristi » avance tout seul ; je crois qu’il a pris les commandes comprenant son désarroi, il s’éloigne du vent et ne se mêle pas de cette sale histoire et cherche à filer droit, en étouffant le vent et tout sur son passage. Sapristi dérive à peine et tient le cap

* Dis quelque chose !!!

« Sapristi » a laissé faire mais aurait pu traverser tout l’estuaire en évitant tous les obstacles, Léo lui avait donné tout ce qu’il restait de confiance

Ils étaient rentrés en silence, amarré Sapristi sans parler et Leo était resté à la barre très longtemps après le départ de Marlène :

Atmosphère étrange et sans fin ; Marlène s’éloignait avec son sac dérisoire, ses bottes de marin trop grandes, achetées pour leurs belles croisières, ne s’était pas retourné. Léo ne pensait pas qu’elle pleurait et qu’elle retournait d’une façon silencieuse et absurde au point de départ, avec cette parenthèse ouverte comme une plaie et qui déversait à flot ses menaces sinistres.

Léo ne se rappelait plus rien, que de cette violence, ce gâchis invraisemblable, cette machine infernale lancée à toute allure que rien n’arrêterait, de ce poison qui allait s’étendre infiniment, dans le corps, et qui empoisonnerait la tête ; pour la vie. Ils avaient eu du bonheur en septembre, fulgurant et enthousiaste, inespéré, une belle journée, en effet inoubliable.

Décembre, janvier, février : des semaines et des mois à laisser filer le temps et les angoisses ou curieusement Leo recherchait davantage la compagnie de Marlène qui devenait une amie plus proche. Il avait abandonné l’idée d’arrêter l’histoire à ce détail infernal ; ils avaient même des fous rire parfois et des après-midis de vacances.  Il ne fallait pas interroger l’avenir.

  …..

 Mars

16 mars, Léo s’engageait dans un laboratoire de l’avenue Lamarque parfait pour les mauvaises nouvelles : des murs blancs avec quelques toiles abstraites, comme des résultats d’analyses. Sombres standardistes qui ne sourient jamais à force de lire, malgré elles les malheurs à venir tous les jours et toutes les semaines. Des docteurs sont science qui annoncent, les épidémies, les diabètes, les tumeurs et la grossesse sans indifférence mais de façon minutée, et qui au total, accumulent les bonnes affaires ; Léo apprendrait le soir même, à partir 16 heures, si son destin bascule.

La veille, Léo avait décidé Marlène pour une petite croisière malgré ma météo incertaine et venteuse, disant sans plus qu’il était temps de passer à autre chose

Il y avait du vent dans les voiles et une belle houle venue de loin, Belle brise sur l’estuaire, embruns salés comme des noisettes. Sapristi tanguait et roulait d'un bord à l'autre pour s'accommoder du vent, décidé à sortir, tout de même ...Les rafales sifflaient une belle cadence dans les drisses et claquaient les pavillons jusqu'à la déchirure. Les oiseaux de mer se régalaient plus haut et criaient leur joie à tue-tête. Plus loin, un pécheur entamait la mer à dix nœuds avec sa barque d'un autre âge.

Ils naviguaient bâbord amure et Léo était pour une fois à la barre. Sapristi glissait au milieu de l’estuaire, vers le banc de saint Nicolas ou les courants sont violents, imprévisibles, que Léo évitait prudemment le plus souvent

Marlène était disponible pour les manœuvres et lui souriait sagement en attendant les commandements, tout était normal sur le pont, les maladresses de Marlène moins nombreuses, une forme d’entrain ou de volonté de bien faire que Léo devinait à chaque sortie : son plan ne serait pas si difficile facile à exécuter et tout serait facile et vite terminé.

A 16 heures Léo commanderait sans hésitation une manœuvre banale déjà répétée la semaine passée : Il faudrait installer les pare battages à tribord prétextant le retour. Inévitablement, en bordant la grand-voile, Sapristi empannerait brusquement, la bôme traverserait sapristi, assez violement, Marlène ne verrait rien venir et basculerait dans l’eau froide et agitée des courants. Léo aurait sans doute le temps de crier et d’avertir, pour préserver l’avenir et un possible rattrapage. Léo n’avait pas le cœur vraiment a cette sortie mais il le fallait selon lui, c'était un jour de semaine funeste et sans horizon,

Léo savait déjà la suite. Marlène à la mer, les bottes de leurs rêves d’évasions, remplies d’eau glacée seront là pour assurer rapidement la fin de l’histoire, avec quelques cris de terreur que le vent du large étoufferait aussitôt.

Léo n’était pas impatient et n’avait aucune détestation particulière.

 16 h 04 le SMS attendu du laboratoire Fournier était laconique et formel :

* *Vos résultats sont transmis au Docteur Ottavioni. – Un mauvais cholestérol à surveiller, à compenser par une diététique renforcée, impérativement. Merci de prendre son contact. Cordialement. Jean Philippe Fournier.*

Léo n’avait rien dit, Il choquait rapidement la grand-voile et poussait la barre. Marlène avait basculé sur le pont et s’était retrouvé, pantelante, retenue par le hale bas et les écoutes, ficelée sur le capot. Elle avait regardé Léo immobile et silencieux. Marlène pleurait en silence.

* J’ai eu peur Léo, tu n’avais pas prévenu.
* Une petite erreur, Marlène. Rien de grave. Rien de grave vraiment.

Marlène avait repris la barre, et fixé l’horizon sans un mot. L’estuaire, immense et glacial glissait plus doucement sous le voilier complice.